

Brigitte Adès
LES VOIX DE LA FORÊT

Portaparole

Prologue

L'avion avait mis le cap sur la vallée du Rift. Il survolait déjà la grande faille. Le basalte d'un brun rougi, rechraché des entrailles de la Terre, était par endroit recouvert d'un manteau de verdure. Ce paysage évoquait tous les contrastes du Kenya. Enfin seuls, ils se regardèrent, soulagés de quitter Nairobi. La violence et l'indigence s'étaient emparées de la ville, sans pour autant troubler la tranquillité dans le secteur anglais.

— Quelle chance d'avoir quitté la capitale à la naissance de Vera, dit-elle.

Le pilote resta muet, ému peut-être d'avoir accompagné sa nièce à l'autel quelques heures auparavant. Elle le lui avait demandé. Il en était fier. Ses proches lui manquaient-ils ? Regrettait-il de vivre si isolé à Narra ?

Elle se ravisa. Son mari adorait s'occuper de la réserve, prisée dans le monde entier pour son lodge et ses safaris. Son regard masqué sous les lunettes, il lui sourit, comme pour la rassurer. Le col de sa chemise déboutonné, les manches retroussées, il avait ôté sa veste avant le décollage pour être plus à l'aise.

Les rayons du soleil réchauffaient de biais le cockpit. Lui jetant un coup d'œil furtif, elle défit sa ceinture pour se délester de son petit manteau ajusté. D'un geste sûr, elle

se reboucla aussitôt d'un claquement sec. Ne jamais négliger les règles de sécurité. Le pilote était intransigeant.

Le nouveau Tobago assurait un vol très confortable. Elle se replongea dans l'observation des lignes boisées aux variantes multiples de vert. Elle s'extasiait devant la fertilité de ces strates, poussées vers la lumière par l'écartement de deux plaques tectoniques.

À présent, l'avion s'éloignait, laissant la profonde déchirure sur la gauche. Elle se retourna pour suivre la ligne bistrée qui disparaissait peu à peu. Selon les prévisions, ils arriveraient à Taïta bien avant la tombée de la nuit. Le lendemain, ses patients l'attendraient de bonne heure pour les premières consultations.

Au loin, un peu en retrait, se profilait le joli clocher d'une église qui annonçait le village de Kiambaa.

— Quand je pense qu'il y a eu de tels massacres dans ce paysage idyllique, grommela le pilote entre ses dents.

— C'est là justement, descends un peu, dit-elle.

Gaz réduits, en descente légère, l'avion passa en flèche au-dessus du village. Elle se retint de le lui reprocher. Ce monomoteur, très stable, semblait peu maniable. Le pilote vira à basse altitude. Le théâtre du massacre de Kikuyu par les Kalenjins était bien visible maintenant. Elle lui rappela les petits orphelins mutilés qu'elle avait soignés. Elle n'avait eu que de rares occasions d'en parler. Avec le recul, ils avaient eu raison d'insister pour que Vera parte en pension... Taïta avec cette atmosphère n'était pas un lieu où ils souhaitaient voir grandir leur fille.

— Quand les hommes deviendront-ils raisonnables ?

Qu'en disait-t-il, lui l'anthropologue ?

L'esprit absorbé par la manœuvre, il ne semblait pas l'entendre. L'altimètre affichait moins de mille pieds. La forêt se rapprochait, les ailes vibraient. Elle sentit son corps s'enfoncer dans le siège et s'étonna de voir les mains de son mari crispées sur les commandes. L'avion était à présent très incliné, le virage un peu trop serré, sans doute. De fortes turbulences se firent sentir. Soudain tout bascula. Le fuselage virevoltait de droite à gauche. L'avion partait en vrille. Elle se recroquevilla et ferma les yeux, perdant tout repère spatial.

Sa dernière pensée fut pour Vera. Un vacarme effrayant accompagna leur chute.

Puis, le silence se fit.

Chapitre 1

Vera ouvrit les yeux. Une lueur orangée entraît sous la porte. La moustiquaire ondulait autour de son lit, formant les mêmes volutes que dans son enfance. Elle fut tentée de prolonger son état de semi-conscience. Tant de sensations s'apprêtaient à refaire surface mais, sans s'attarder, elle s'habilla et sortit sur le perron. Un visiteur important serait bientôt là.

Une nuée d'oiseaux prit son envol. « Cela fait longtemps qu'ils ne sont plus habitués à voir du monde », déplora-t-elle alors qu'elle longeaît les massifs de fleurs, bourdonnant d'abeilles.

La réserve était étendue et mal desservie et le chemin, jusqu'au lodge, cahoteux. Elle s'inquiétait. Comment avait-elle pu persuader cet éminent dendrologue de se déran-ger jusqu'à leur province reculée ? Mais le bruit d'un mo-teur lui fit presser le pas.

Il était 9 heures précises et Raymond Darnton, s'extir-pant de sa jeep, fit quelques pas vers la jeune femme qui venait à sa rencontre.

— Merci d'être venu jusqu'à nous, dit-elle. La route a dû vous fatiguer.

Il lui sourit, ayant détecté l'accent anglais qu'elle tenait de sa mère.

— Aucunement... Je n'habite qu'à une demi-heure d'ici. Et j'ai une certaine habitude des chemins de terre...

Puis le regard du spécialiste se tourna vers les chênes de Meru, qui rythmaient l'allée principale.

— Les arbres atteints sont en bordure de forêt... tout là-bas, dit-elle. La chute des feuilles s'accélère et c'est ce qui m'inquiète.

— Après votre mail, j'ai dû attendre de pouvoir grouper cette visite avec d'autres, j'espère que les dommages n'ont pas trop avancé entre-temps. Quand ce dessèchement a-t-il commencé ?

— Je ne sais pas exactement. Je n'étais plus revenue depuis des années... Mais dès mon arrivée j'ai vu que les feuilles se racornissaient, alors que nous touchions à la fin de la saison des pluies...

L'homme acquiesça, en posant sur elle son regard magnétique.

— On peut les voir, demanda-t-il ?

— Bien entendu, mais je vous ai fait préparer une collation avant d'affronter la chaleur, dit-elle en l'entraînant vers la maison.

— Volontiers, seulement il ne faudrait pas que ces agapes nous détournent trop longtemps de nos sujets car je dois me remettre en route avant midi.

Vera en ressentit une vive déception. Elle avait espéré le garder toute la journée. Elle lui offrit une limonade fraîche et l'observa. Malgré ses cheveux tout à fait blancs, il ne lui semblait pas très âgé. Sous son hâle, le soleil n'avait pas creusé ses traits.

L'homme lui posa des questions sur les arbres malades. Précise et compétente, elle répondait sans aucune

hésitation. Décidément, ses études lui servaient plus qu'elle ne l'aurait imaginé. La science les réunissait d'emblée. Comme il y eut une pause dans la conversation, Vera alla chercher les quelques spécimens de feuilles qu'elle lui avait gardés.

— *Vitex keniensis*, dit-il admiratif, vous avez de la chance. Ils ne poussent qu'au Kenya et ils se font rares. Tellement prisés pour leur bois, ils n'atteignent pas souvent l'âge mûr. Allons-y !

— Oui, les nôtres font trente-cinq mètres de haut, continua Vera alors qu'ils ressortaient sous la tonnelle. Il faut absolument les préserver. C'est dommage que vous ne puissiez pas rester plus longtemps.

— Ne vous inquiétez pas, je suis là en reconnaissance, pour identifier la maladie. Je vous enverrai mon équipe et vous promets de tout faire pour les sauver.

... ..

Chapitre 4

Le docteur Darnton avait tenu parole. Son équipe était venue traiter les grands *vitex* et leurs baliveaux. Un jour qu'elle était en ville, Vera était passée le remercier. Il l'avait accueillie dans son patio ombragé. Elle avait eu grand plaisir d'y retrouver sa petite rubiacée, bien rempotée. Son salon et sa cuisine étaient envahis de tubes et de microscopes.

Dans la conversation, Vera avait choisi tout d'abord d'évoquer la sécheresse.

— Soyez sans crainte, avait répondu Darnton. Renseignements pris, vous n'avez pas à vous inquiéter. Votre région possède des nappes phréatiques encore bien alimentées. Et vous êtes entourée de forêts qui ont peu besoin d'apport en eau extérieur.

Les forêts créaient leur propre écosystème. Comment avait-elle pu l'oublier ? Son père ne louait-il pas la présence de zones boisées dès la ville côtière de Mombassa ? « Si elles ne s'étaient pas propagées vers l'intérieur des terres », disait-il, « cette région ne serait qu'un désert inhospitalier ».

— Mais donc, la déforestation en cours accélérera la sécheresse, reprit-elle.

— Si les forêts venaient à disparaître, même les nappes d'eau peu profondes, finiraient par diminuer, admit Darnton.

— Nous sommes donc voués à la désertification.

— Ne baissez pas les bras si tôt, protesta-t-il. La nature a mis au point toutes sortes de parades. Tout végétal est doué d'une extraordinaire faculté et peut produire des milliers de poils radiculaires. Privé d'eau, un baobab aussi peut étendre ses racines en profondeur, même à plusieurs kilomètres, pour puiser ses ressources.

Darnton sourit de son effet de surprise. Vera ne disait mot. Cet homme était décidément savant. Puis elle lui demanda s'il avait entendu parler du brevetage du vivant.

— Bien sûr ! s'exclama-t-il. Depuis que je suis ici, on me réfère parfois des scientifiques de passage. Tous demandent des indications sur les plantes ou les lieux susceptibles d'être les plus intéressants... Autant vous dire que je reste très vague, car je n'aime pas ces procédés. Un colonialisme à peine déguisé, si vous voulez mon point de vue, grommela-t-il, mais ce qu'il y a de plus étonnant, est que tout cela est pratique courante.

— C'est consternant ! dit-elle. On ne compte pas le nombre de médicaments acquis grâce aux savoirs traditionnels.

— Oui, cependant, ce qui change, et son visage commença à s'éclairer, c'est que les instances internationales deviennent plus restrictives et ne laisseront plus faire. Des nouvelles règles seront bientôt instituées, annonça-t-il en levant l'index avec lequel il ponctua le reste de sa phrase, pour breveter les propriétés d'une plante, il faut qu'elle ait subit au moins une modification génétique.

Souhaitant toutefois le pousser dans ses retranchements, Vera insista.

— Vous me rassurez, dit-elle sur le ton de la confiance, car certains se demandent la raison de votre présence à Taïta. Il y a des plantes curatives ici qui ne se trouvent nulle part ailleurs, comme vous l'avez sans doute remarqué.

Il lui sourit, nullement offusqué.

— Certes oui, je suis là pour les plantes, mais je m'y intéresse dans un tout autre but, confia-t-il, à son tour. Je suis ici en repérage pour le compte de mon grand ami Peter Thompson. Depuis nos années de collège, nous rêvions de créer une banque où les graines des végétaux seraient répertoriées et conservées pour les générations futures. Visionnaire, n'est-ce pas ? Le progrès de la science nous a enfin permis de concrétiser ce rêve.

Cet homme était hors du commun. Marius avait tort de s'inquiéter.

.....

Chapitre 6

Vera trouva le chaman devant sa hutte. Il insistait pour vivre à sa manière autour de son jardin fort circonscrit, tout confort moderne lui étant indifférent. Dès qu'il l'aperçut, il fit un signe amical de la main, se releva et, leste, alla à sa rencontre. Le port altier, il dégageait toujours une grande énergie.

Il prit sa main dans les siennes.

— Vous me procurez une grande joie à venir me saluer, Grace m'avait fait part de votre retour.

— C'est moi qui suis contente de vous revoir. Je n'ai jamais oublié nos après-midi dans ce jardin. Enfants, nous avions l'impression Marius et moi que vous étiez le seul à nous comprendre.

Ses yeux restaient graves. Il raconta comment la mauvaise nouvelle de l'accident de ses parents avait été ressentie chez eux, en évoquant la foule qui s'était pressée lors de la cérémonie de veille qu'il avait organisée.

— Je les retrouve dans vos traits, dit-il, la voyant très émue. Pouvoir observer les transmissions, est une des grandes consolations de l'âge.

Le visage de Vera s'éclaira. Ressembler à ses parents l'encourageait à reprendre le flambeau et justifiait encore plus sa présence ici. Ils firent quelques pas et elle choisit de

lui parler de Marius. Il s'inquiétait lui aussi, son petit-fils se mettait en danger en critiquant activement les autorités. Toute la communauté avait encore en mémoire les massacres dans la vallée du Rift, où femmes et enfants, enfermés dans une église, avaient été brutalisés et tués, quelques années auparavant. Or, les rivalités entre les deux ethnies n'avaient pas cessé et continuaient de plus belle au niveau politique entre le président Kikuyu et son opposant Kalenjin.

— La démarche de Marius n'est pas purement politique, expliqua Vera. Il cherche avant tout à protéger les plantes locales contre les prédateurs étrangers qui viennent s'approprier leurs codes génétiques.

— Ce pillage n'est pas nouveau, fit remarquer le sage. Il prend une autre forme, voilà tout. Mais à nous de concevoir des moyens plus efficaces pour lutter.

C'est alors que Vera avait évoqué le projet Darnton-Thompson pour la protection des graines. Issaka n'y avait pas été réfractaire.

— Comment trouver les gens compétents et de bonne foi pour faire ce travail ? avait-il réfléchi tout haut. La plupart des laborantins de la capitale ne songent qu'à plaire au pouvoir en place.

— Darnton, venu soigner nos arbres, est un scientifique de renom, il pourrait aisément faire l'opération.

— Comment nous assurer que cet homme est fiable ?

— Je vous propose de le rencontrer.

— Vous lui avez déjà parlé de la forêt ?

Le chaman était depuis toujours le gardien spirituel d'une forêt très ancienne.

— Non, bien entendu, à vous de décider s'il est opportun de la lui faire visiter.

— Qu'il vienne me voir cette semaine même !

Darnton ne fut pas long à convaincre. La renommée du guérisseur était arrivée jusqu'à lui par plusieurs biais et il rêvait depuis longtemps de le rencontrer.

* * *

La réunion eut lieu deux jours plus tard, sous de bons auspices.

Du même âge environ, le sage et le scientifique avaient d'emblée trouvé des points d'entente. Leur conversation avait tout d'abord porté sur les dérives du monde. Tout deux étaient tombés d'accord : contrer la violence et encourager la coopération entre les hommes était indispensable. Vera les avait laissé parler, contente de les voir si bien s'accorder. Ils évoquèrent Alain Gachet, l'explorateur qui faisait jaillir l'eau potable dans les régions les plus hostiles de la planète. Ses parents déjà n'arrêtaient pas de le citer. Dans le comté de Turkana, au nord de la vallée du Rift, ce chercheur d'eau, jadis chercheur d'or et de pétrole, avait obtenu des résultats spectaculaires. Un jet d'eau limpide, sorti des profondeurs terrestres, avait été projeté sur le ciel indigo. Des gouttes fraîches étaient retombées sur le visage des enfants qui avaient assisté incrédules, sur le lit desséché d'une rivière, à ce miracle.

Rendre ces terres cultivables, par le recours à l'eau, ne pouvait qu'augmenter les chances de paix dans ces

régions où le bon voisinage dépendait de la répartition des vivres.

Le sujet vint tout seul. Ils étaient visiblement tous deux aussi concernés. Il fallait faire en sorte que les plantes restent accessibles à tous, et pour toujours.

Le scientifique, ensuite, avait exposé les raisons pour lesquelles il était urgent d'agir. Il connaissait les intentions des grands laboratoires, Phlexor notamment, dont les agents parcouraient le pays à l'heure même où ils parlaient.

En entendant ce nom le chaman avait tressailli, ce qui n'avait pas échappé au scientifique.

Puis, le silence s'était installé. Avant de prendre une décision, Issaka réfléchissait toujours. Darnton se sentait soupesé et évalué, mais cela ne le dérangeait pas. En présence du sage, il ressentait des impressions au-delà de la pensée et du langage. L'âge venant, le scientifique se félicitait d'être au Kenya, là où l'on communiquait autrement que par les mots, et où les aptitudes à cerner les hommes étaient mises en valeur. Ces qualités étaient privilégiées sur les relations conventionnelles. Le vivant, dans toutes ses facettes, ici était célébré, et primait sur la simple intelligence.

Ce fut Issaka qui, après quelques minutes, rompit le silence, pour évoquer l'existence de la forêt dont il avait la charge.

— Son sous-sol regorge de richesses, dit-il. La terre porte encore les racines d'une multitude d'espèces disparues, qui ont sauvé beaucoup de nos compatriotes. Protéger ce patrimoine est indispensable et, pour cela, il serait utile de prélever leur ADN.

Le sage semblait très au fait des nouvelles technologies du vivant.

— Je pourrais récolter des feuilles, dont on tirerait l'ADN, et, si vous acceptez, faire conserver les graines à Kew Gardens, à une température de vingt-six degrés au-dessous de zéro et ainsi les sauvegarder pour la postérité.

— Je vous autoriserai à les emporter, consentit Issaka. Mais selon les normes en vigueur et après avoir obtenu l'assurance qu'elles restent bien la propriété du Kenya. Je fais cela sans esprit nationaliste, il faut vivre avec son temps.

— C'est ce que je pense aussi, acquiesça Darnton. Nous les ferons déposer à la banque de graines et au musée de Nairobi. Rien ne peut se faire sans ce partage.

Vera proposa l'assistance juridique de Dylan lors d'une consultation en ligne. Les deux hommes approuvèrent, puis convinrent de se retrouver le lendemain sur le coup de 11 heures.

En partant, le scientifique exprima à Vera toute sa gratitude. Le chaman l'avait impressionné.

— Pensez à vous munir de tubes et de scalpel, afin de récolter les spécimens, lui souffla-t-elle naïvement.

Ravie de ce qu'elle avait pu accomplir, Vera songea à ne pas mettre ni Marius ni Grace dans la confidence, afin d'éviter toute objection à ce projet.

... ..